

XYZ. La revue de la nouvelle

Une paupière endormie sur l'oreiller

Julie Tremblay



Numéro 107, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, J. (2011). Une paupière endormie sur l'oreiller. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 75–77.

Une paupière endormie sur l'oreiller

Julie Tremblay

JE MARCHE, seule dans la rue, sous le défilé des néons multicolores. Les lampadaires veillent avec un bruit sourd, quelques voitures passent. Mes pas s'effacent au fur et à mesure, derrière moi. Il neige. Dans la poche de mon manteau, une petite fiole me tient le cœur au chaud. Je marche.

À l'intérieur du bar, il fait noir. Encore, j'aboutis là. Dans l'anonymat du lieu, nulle part. Comme si, toujours, j'avais été une chercheuse d'imprévus. Ma vie parmi le flot des corps mouillés. Une valse cosmique. Une tourmente suffocante. Mon espoir s'accoude au comptoir des évasions liquides. Comme les autres, je suis une loque. Avide de boire.

Autour de moi, l'odeur, le poids, la couleur de chaque corps. La foule m'enveloppe. Les chairs se frôlent. Chacun tente de se voir dans le regard des autres. La nuit nous sert à briller, la nuit est un velours sombre qui octroie aux plus abominables immondices un air royal. Je ne veux pas m'échouer dans le lit d'un inconnu en me faisant passer pour quelqu'un d'autre. Ai-je besoin de ça pour exister ?

Parfois, le silence revient, les verres se heurtent, les gens s'exclament. Ça ne dure jamais longtemps. Quand il y a de la musique, c'est mieux, ça dispense de parler. Je suis seule, je regarde autour. Au bout du comptoir, une femme traîne, une poupée de chiffon sur le bar. L'homme sordide qui s'est planté à côté d'elle l'entoure de son haleine gluante : elle ne pourra lui échapper, il n'y aura que lui pour l'aider à se tenir debout, pour l'accompagner dehors. Finir comme elle, non. Je ne veux pas.

Au fil des heures, le bilan des verres s'alourdit, l'alcool s'in-filtre dans chacune de mes peurs et je suis prête à sortir, à 75

ordonner à mon corps de se lever et à partir quand soudain, happée par une vision, je m'arrête.

Tu es là. Une présence miraculée dans l'intensité étouffante. Une opportunité de me laisser cueillir par la nuit aveugle. Sur le rebord du monde. Par la faim fatale de ta bouche.

Tu t'accoudes au comptoir, à côté de moi. Nous partageons quelques illusions de plus, buvons comme des déserts, rions et crions comme ce que nous sommes, des ivrognes. Puis de ta bouche d'alcool, tu me proposes d'aller chez moi.

* * *

Entre mes jambes, tu hésites pourtant. Ton corps me lance des rafales, me tend des pièges, me couvre de caresses frioleuses. Tu te couches sur la vague, dessines sur ma peau les soupirs étouffés de nos rencontres volages.

Sous notre carapace d'alcool se cache peut-être un désir fou, la promesse d'un matin un peu plus clair, d'une paupière endormie sur l'oreiller. Sous notre carapace d'alcool se cache peut-être le désir d'une existence si lointaine qu'elle se retrouverait là un matin, minuscule, blottie entre nous deux sans que nous sachions pourquoi. Quand tu viens chez moi, chaque fois, c'est une sorte de déroute. Une façon de perdre le fil de ma vie.

Dans les tréfonds de ma chair, aux souterrains de mon corps, tu sèmes ton rire en d'antiques cavernes, tu me prends dans tes bras de géant, me berces en remuant le temps, comme une enfant, et j'oublie tout, le temps, l'éclair d'un instant blanc, d'une extase pure, d'une consolation déserte.

Dans tes mains, recroquevillée sur moi-même, tu me berces, et pendant ce temps je n'en sais rien mais il se peut, ce serait bien possible, que je pleure et que tout le reste, je l'aie oublié.

* * *

Je marche dans la rue sous le défilé des néons. Je marche
76 en rêvant que la ville m'appartient. Ses cafés, ses boutiques,

ses banques, ses musées, ses tours à bureaux, ses rues et ses passants, je marche à travers la ville comme une reine psychédélique. Je tangué. Le froid me berce. Je suis géante. Belle et invincible.

Je regarde en riant les loques qui marchent en titubant jusqu'au prochain bar. Je n'entrerai pas boire avec eux. Je ne chercherai pas d'imprévus. Je serai entière, avec toi.

Quand nous avons quitté mon appartement, la bouteille de vin était à demi pleine, la vaisselle traînait encore sur la table, ton rire s'envolait haut dans les airs comme un cerf-volant.

Nous marchons, maîtres de cette ville et du circuit des voitures, maîtres des corps et des vies qui se bousculent, du temps et des arbres qui se balancent, doucement, au-dessus de nos têtes.

Nous marchons et nous disons *je t'aime* en clignant de l'œil. Nous sourions et recevons, passifs, la ville, nos yeux et leur cargaison de lumière.

* * *

Demain, en me réveillant, je sourirai en voyant ta paupière, endormie sur mon oreiller.